



roman de
Patrick Cintas

pour faire suite à

renseignez-vous
chez Le chasseur abstrait

Art. XX & ss

ou W, X, Y, Z

Les conséquences
maléfiques
de la série **facteur N**
—imaginée par
le vicieux docteur
Zacharias Soriana—
sur le comportement
de ses contemporains

*dont la novélisation
est aussi publiée
par Le chasseur abstrait*

renseignez-vous





Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-345-6
EAN: 9782355543456

ISSN série CANNIBALES: 978-2-35554-337-1

Dépôt légal: décembre 2015

Copyrights:

© 2015 Le chasseur abstrait éditeur

Le facteur *N*

Une série composée de

N – roman formant le noyau. C'est la novélisation complète de la série télévisée *Facteur N*.

Paru chez Le chasseur abstrait.

CANNIBALES – série de courts romans comme satellites de *N*. Ce sont les séries inspirées de *Facteur N* diffusées sur d'autres canaux.

Peuvent être lus séparément.

Déjà paru chez Le chasseur abstrait :

1- Popol-les-Rouflaquettes.

2- Art. XX & ss.

À paraître prochainement :

3- Toussaint moins un.

Et bien d'autres...

Art. XX & ss

ou W, X, Y, Z

roman

Patrick Cintas

Chapitre un

Je m'appelle X. Mettons. Dans ce pays où les « sages » et les « exemples » sont payés par l'État, il ne fait pas bon se distinguer par d'autres traits que la sagesse et l'exemple. Vous n'écoutez donc pas mes conseils avisés et vous ne me suivrez pas sur les chemins de l'aventure. Pour l'heure, je suis un modeste rentier sans folles exigences. Je sais ce que j'ai été et je pourrais savoir ce que je serai. Mais pour ça, il faut demander. Or, je ne demande jamais rien. Je vis même seul.

La maison est au bout d'une rue, à l'extrémité septentrionale d'une petite ville sans intérêt majeur. Ce n'est pas que j'aie voulu être là. Comment vous expliquer que je suis en mission ? Oh ! je ne suis pas un espion venu d'ailleurs pour aider à confondre le hors-la-loi ou l'anarchiste. Est-ce que j'ai l'air de travailler ? Et ne suis-je pas trop jeune pour jouir de la retraite ? On m'adresse la parole pour me parler de la pluie et du beau temps. Jamais un mot sur ce que j'entreprends à l'abri de mes murs ni sur ma santé qui ne fait l'objet que de regards obliques.

On ne m'a pas plus surpris à bêcher le jardin qui jouxte la maison. Deux autres côtés donnent sur un verger bien entretenu par un bonhomme qui m'ignore. C'est une pente qui disparaît dans un bois. Sinon la rue est sinistre. Le pavé y émerge par endroits, sous les platanes. Heureusement, la fontaine publique, qui sert encore de lieu de rencontre, est assez loin pour que je ne m'y intéresse pas.

Je n'ai pas voulu être là. Pourtant, il semble que je n'ai jamais quitté l'endroit. Mon nom résiste aux outrages du temps. Gravé dans un bronze immuable, il surmonte une boîte aux lettres que le facteur redoute d'avoir à visiter. Je ne l'ai jamais vu s'approcher pour en observer le signal. Il a de bons yeux. Et il ne descend pas de sa voiture pour effectuer cette tâche réglementaire. Il essuie le pare-brise avec le bout de sa manche, prend le temps de se convaincre qu'il n'est pas induit en erreur par l'air du temps et fait demi-tour. On ne se connaît pas. C'était l'automne.

Autant vous le dire tout de suite, je n'ai pas toujours habité là. J'ai même connu mieux comme séjour de fonction. On m'a vu un peu partout dans le monde. Et sous tant d'aspects qu'il est impossible de me reconnaître si on me revoit. Mais je ne tue pas deux fois la même personne. Comme vous le savez, c'est impossible. L'homme est ainsi fait. Ce n'est jamais une surprise.

Ce n'est pas que je me fatigue d'avoir à renouveler la même perspective *ad vitam aeternam*. Je

ne travaille pas vraiment, mais ce n'est pas l'ouvrage qui manque. L'humanité croît en nombre. Et elle semble aussi augmenter sa connaissance des choses. Je dis choses pour ne pas avoir à dire autre chose. Je ne suis pas un fin penseur. J'en connais. Tout le monde connaît plus intelligent que soi-même. Ou alors on est pétri d'orgueil et je vous prie de croire que ce n'est pas chez nous la bonne manière d'entretenir ce qui, pour des raisons qui m'échappent encore, n'est pas mort.

Voyez comme, commençant à évoquer un simple environnement narratif, j'en suis venu à émettre des hypothèses risquées quant à ma propre nature. C'est que je connais de longs moments de solitude. Je ne sais pas pourquoi on me fait attendre. J'entre dans mon rôle comme un véritable comédien. Pourtant, je ne joue pas. On s'y tromperait d'ailleurs si on était invité à y regarder de plus près. Mais ceci n'est jamais arrivé. On ne sonne pas à ma porte. Et il n'y a aucune raison pour exiger de moi que j'en dise plus que ce qui se sait.

Cependant, mon omniprésence alimente les conversations. On m'a souvent vu en même temps à ma fenêtre et ailleurs dans cette contrée circulaire dont je ne pénètre jamais les intérieurs. Il ne m'arrivera pas de détromper, ou de raisonner si vous préférez, ces esprits prompts à médire pour mieux dire. Je me fais l'effet d'un rossignol parmi les perroquets. La fable de Florian ne vous vient-elle pas à l'esprit ? Il faudrait en inverser exactement le procédé pour

comprendre ma coupable et légitime irritation. Mais je suis tenu à un devoir de réserve strict et je n'interviens jamais pour affiner mes critiques à l'égard de mes semblables, du moins ceux dont l'agitation est visible de ma fenêtre.

Du coup, on surveille les bambins. Je crois même qu'on ne les laisse plus montrer leurs genoux. Celui ou celle qui dépasserait la limite de la fontaine publique est vite remis à sa place. J'entends ces cris. Mais comme la rue descend, aucune balle ne remonte jusqu'à moi. Ce n'est pas l'envie d'y jouer qui me manque.

Il faudrait remonter à un passé que mon esprit refuse de reproduire fidèlement chaque fois que l'émotion l'étreint. Je ne dis pas que cela m'arrive tous les jours. Loin de là ! Je peux passer de longues semaines à ne rien envisager que la proximité, laquelle se réduit à ses lieux. Bête alternance des jours et des nuits. Ce n'est pas que je m'ennuie, mais je vois trop le temps passer. Je manque d'expérience en matière d'oubli. Je cours alors chercher mon vin.

D'où tiens-je cette vocation ? Ce n'est pas mon travail de le savoir à tout prix, je le sais. Mais le temps m'y invite. Je n'attends rien d'autre s'il faut attendre pour voir le destin s'accomplir. Mais permettez-moi de douter de cette vague notion de l'inéluctable. Je ne crois pas dans ce qui est écrit. Je pense au contraire que ce qui l'est n'aura pas lieu. Il se passe toujours autre chose. Je dis ça alors que ma déjà longue expérience de l'accompli m'enseigne le contraire.

Est-ce là le signe d'une révolte patente ? A-t-on le droit de se révolter quand on fait ce que je sais faire ? Ma fin est-elle annoncée par ces incartades ? Bonnes questions sans doute. Et cependant, je n'ai pas peur. Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas eu peur. Il me semble que je n'ai même vécu que pour ça. C'est dans la peur que je suis devenu ce qu'on apprécie en moi maintenant que je me rends utile.

Tout ceci vous paraît bien obscur. Ou si ça ne l'est pas autant que je le crains, vous commencez à en exiger au moins l'explication. Pensez-vous que j'ai enfin pris la plume pour autre chose ? Je ne savais d'ailleurs pas que j'en arriverais là un jour. Mais quel jour sommes-nous ? Question de tous les jours. Il n'y a pas d'autre issue. C'était l'automne.

Ces grands platanes nus dont les feuilles tapissent la rue me désespèrent un peu, je l'avoue. Leurs racines ont soulevé par endroits le mur de ma clôture. Il est presque impossible d'ouvrir le portail à cause de ces défauts de verticalité. Mais l'entends-je quelquefois grincer ? Je peux dire jamais. Et me le répéter à satiété, quoique cette faim de l'autre ne me nourrisse pas. Pourtant, il grinça cette fois sans moi. Et jetant un œil distrait par la fenêtre, je vis qu'on entrait. Je sautai de joie.

Pas par la fenêtre ! Je ne suis pas si fou que ça. Rajustant ma cravate, sans oublier de consulter mon image dans le miroir, j'entrepris de descendre pour accueillir ce visiteur tant espéré. Si

c'était lui. Car ce pouvait être quelqu'un d'autre. Mais qui d'autre ? Je vis son ombre se découper dans le verre de la porte d'entrée. Il était immobile. Il n'avait pas encore frappé. S'apprêtait-il à le faire ou était-il venu pour autre chose ? Mon métier, car c'en est un, n'est pas dangereux à ce point.

J'attendais au pied de l'escalier. Il y eut un frottement, celui de ses pieds sur le paillason. L'allée était boueuse. On a beau ne pas avoir à subir les contingences qui définissent si bien l'homme ordinaire, quand on y met les pieds, on les crotte aussi bien. Je me servais moi aussi du paillason et pas seulement pour faire comme les autres et ne pas trahir ma véritable nature. Enfin, il gratta.

Nous avions convenu de ce grattement. Un autre eût frappé. Il se serait même servi du bouton de sonnette. Et j'aurais ouvert en feignant la surprise. Oh ! une surprise de circonstance, un frémissement tout au plus pour qu'on se souvînt de m'avoir visité malgré l'habitude de ne pas le faire pour éviter d'en savoir plus. Or, cette fois, on grattait. J'allumais pour qu'il vît que j'étais sur le point de satisfaire l'objet de sa visite. Et en effet il s'immobilisa. Il m'attendait !

C'était bien lui. C'était toujours lui. Et depuis si longtemps que je ne pouvais m'imaginer que ce ne fût pas lui. Nous ne connaissions que cela de nous-mêmes. Et nous étions heureux de nous revoir. Il entra précipitamment, car le vent

était fort et froid. Une feuille entra avec lui. Il la chassa. Il s'était chaudement couvert. Il pouvait travailler nu s'il le voulait, mais pourquoi inquiéter le voisinage ? Je m'habillais moi aussi. Et toujours en accord avec la saison. C'était notre manière de passer inaperçu ou de rester discrets, selon les circonstances.

M'ayant à peine salué, il entra dans le salon où le feu crépitait, répandant ses lueurs par reflets dans le vernis de mes meubles. Il s'enfonça dans un des deux fauteuils, négligeant de se débarrasser de son épais manteau. Mais il n'y avait personne pour prendre note de cette incohérence. Il pouvait aussi bien s'être entièrement dévêtu.

« C'est l'heure ? demandai-je joyeusement.

— Pourquoi êtes-vous toujours si pressé d'en finir ? Tout recommence de la même et immuable façon. On ne change jamais rien. Vous en finissez et vous recommencez. Il n'y a pas d'autre manière de faire. Vous êtes encore un homme, il me semble. Et vous ne devriez plus l'être. Je pourrais signaler votre comportement.

— N'en faites rien, je vous en prie ! Je suis heureux comme ça ! »

J'avais pâli. Je me voyais. Je pâlistais toujours à ce moment crucial. Et toujours pour la même raison : ce bonheur que je connaissais encore, contrairement à mes collègues. Il était le seul au courant. Je supposais, peut-être à tort, qu'il n'en avait rien dit aux autres. D'ailleurs, s'il

m'avait trahi, je ne serais plus là pour en parler avec vous. Il me rassura :

« Vous changerez, dit-il. Nous sommes forcés de changer. Comment ne changerions-nous pas ? Mais je dois avouer que le temps que vous prenez à le faire m'intrigue au point que je me mets à douter de vos capacités à continuer. Si ça continue, il faudra bien que j'en parle. Sinon, c'est moi qui finirai par avoir des problèmes.

— Mais je n'ai pas de problèmes ! Et je n'en cause pas. Avez-vous eu une seule fois l'occasion de me reprocher un travail mal fait ?

— Non. C'est vrai... Le travail est toujours impeccable. Mais il n'est pas fait selon les règles qui doivent être les nôtres. Vous arrivez à un bon résultat par des moyens qui vous sont propres. Et je crains que cela ne finisse par vous nuire. Sans compter les conséquences sur mon propre travail.

— Je me corrigerai. Il faut me laisser le temps. Les gens...

— Oh ! Cessez de parler de ces gens ! Nous ne sommes pas là pour ça. Ils ne devraient plus vous tourmenter. Ils appartiennent au passé. Et nous sommes le futur.»

Il avait raison. Et on ne pouvait mieux dire. Il pensait que quelque chose avait « foiré » au niveau de mon initiation. Il avait tort de ne pas le signaler. Cela pouvait se reproduire. Il s'agissait peut-être d'une intrusion. La « chose » se multipliait sournoisement. Et parce qu'il m'aimait, il

était peut-être l'agent de cette infection. Étais-je conscient de son tourment ?

«Je vous assure que je n'ai pas trahi, maître ! dis-je en me jetant à ses pieds. Je ne me sens pas malade. Je le sentirais si je l'étais. Je suis si heureux d'être ce que je suis...

— ...ce que vous êtes devenu, X ! Ce que vous êtes devenu. Cessez d'évoquer à tous bouts de champs cet être qui n'est plus et qui ne doit surtout pas demeurer en vous comme un souvenir. Buvez-vous assez de vin ?

— Vous en voulez ? »

Je remontai de la cave une brassée de bouteilles d'un fin Amontillado. Nous bûmes à même le goulot, trinquant à chaque bouchon. Il m'aimait vraiment. Il ne cessait de l'affirmer. Nous étions passablement ivres quand nous descendîmes à la cave pour qu'il constatât que je ne mentais pas. Il y avait là suffisamment de bouteilles pour alimenter des siècles de cette existence. Il empocha un Bourgogne pour servir d'oubli à son voyage de retour. Il revenait toujours de loin.

«Bien, dit-il. Vous savez ce qui vous reste à faire. J'ai confiance en vous. Je le répète : je vous aime. M'aimez-vous comme je vous aime, X ?

— Je vous aime sans doute à ma façon, maître...

— Mais est-ce bien la bonne ? »

Il me toisa d'un œil presque amusé. Mes lèvres tremblaient.

« Nous verrons ça la prochaine fois, X.

— La prochaine fois ? Je ne serai pas prêt...

— Il le faudra bien. Augmentez la dose. Le vin ne fait pas de mal, mais si on n'en boit pas assez, on finit par ne plus l'aimer. Comme vous et moi. Êtes-vous sûr de m'aimer autant que vous le devez ? C'est la question que vous vous poserez désormais.

— Je vous jure de ne pas m'en poser une autre !

— Quelle ne vous empêche pas de vous poser les autres et d'y répondre tous les jours ! Votre tendance à l'exclusivité sur le terrain des questions est un signe de votre inadaptation aux exigences de notre travail. Je n'ai pas dit que vous n'en avez pas les capacités, mais si vous continuez sur cette voie, vous vous perdrez, X. Et je ferai ce qu'il faut pour ne pas me perdre moi-même. Je ne veux pas d'un amour aveugle, vous m'entendez ? »

Nous nous plongeâmes alors dans le silence. Le vin glougloutait dans nos gorges. Je n'ai jamais aimé le vin. Au début, j'ai eu du mal à m'y faire. Par chance, le maître avait l'habitude de ces réticences de débutant. Pour me prouver qu'il avait raison de se fier aux règles, il me prépara un morceau que j'eus, vous vous en doutez, un mal fou à digérer. Je chiais encore à cette époque. Tous les débutants chient dans leur froc. Les premières classes ont cette odeur. Les élèves des classes supérieures en rient à gorge déployée en passant devant nos portes. Le maître les chas-

sait toujours avec cette douceur dont il ne se départissait jamais. Nous aimions notre maître avant même d'en avoir totalement apprécié les compétences. Mais il fallait que le vin coule à flot. C'était un apprentissage douloureux pour certains d'entre nous. J'en ai particulièrement souffert.

Il m'a fallu du temps pour me passer de chier comme le commun des mortels. Cette fragilité l'a poussé à me prendre sous son aile. Jamais je n'avais aimé autant. Et je sentais que jamais je n'avais moi-même été autant aimé. Voilà comment j'ai découvert que le bonheur existe sur la terre. Et il avait fallu que j'attende toute la vie pour m'en convaincre. Ce sentiment était un échec cependant.

Il fallait que je me corrigeasse. Si j'étais devenu ce que je n'étais plus, il manquait toujours quelques verres à ma chance d'avoir été choisi. Mais devais-je poser la question de savoir pourquoi on m'avait choisi ? La réponse n'existait pas. Il fallait boire plutôt. Et assumer sa tâche sans commettre la moindre erreur d'appréciation de la portée de cette série de gestes précis et définitifs quant à leurs conséquences.

Ce jour-là, le maître but beaucoup plus que moi. Je ne pouvais pas le laisser devant le feu, paquet de sommeil traversé de rêves trop humains. Pourquoi dormons-nous encore ? Je ne posais pas la question. Il ne fallait pas poser des questions. On finit toujours par comprendre qu'il n'y a pas de réponses. Voilà comment on

perd son temps. Et si à la fin on n'est pas choisi, on disparaît bêtement et il n'est plus jamais question de vous.

Tandis que je le bordais, il entrouvrit un œil et me réclama une autre bouteille. Il lui arrivait de téter pendant son sommeil. Je débouchais un Jerez dont l'arôme entêtant satura l'air pesant de cette chambre. Qui dormait entre ces murs, naguère ? Je ne le savais. Et de toute façon, c'était encore une question. Le maître suçà le goulot, incapable d'avaler la moindre goutte. Avant de se rendormir, il me conseilla de vider assez de bouteilles pour l'égaliser.

« Et encore, précisa-t-il, je ne suis pas très en forme aujourd'hui. »

Je regagnais ma chambre. Enfin... celle où je dormais depuis quelque temps. Je portais un sac rempli de bouteilles que j'alignais sur la tablette de la cheminée. Ça en faisait beaucoup, mais bon : je n'en mourrais certainement pas. J'avais tout à gagner à les vider, m'élevant pour un soir à la hauteur de la personne (je n'ose pas dire être) qui me servait d'exemple à suivre. Pour le boulot, j'aviserais dès demain, promis. En attendant, il fallait que je me prépare à accomplir une tâche pour laquelle je reconnaissais en silence que je n'avais aucune disposition.

Le maître ronflait. J'entendis même la cheminée du salon pousser un dernier soupir. J'avais laissé la lumière sur le perron. Une façon à moi de signaler que je recevais. Il paraît que l'ancien

occupant de cette maison ne faisait pas autre chose quand il retenait quelqu'un dans ses griffes. J'avais appris ça en buvant un coup au café du coin. Les gens avaient parlé assez fort pour que j'entendisse. Ils tenaient beaucoup à ce que je le susse. J'avais laissé voir que j'avais appris la leçon. Et le soir même, j'ai laissé la lumière du perron. Je ne recevais personne. Mais il y avait quelqu'un dans le congélateur.

[...]

Table des matières

Chapitre premier	7
Chapitre deux	21
Chapitre trois	31
Chapitre quatre	53
Chapitre cinq	75
Chapitre six	97
Chapitre sept	119

du même auteur chez *Le chasseur abstrait éditeur* :

un choix de titres :

- Gor Ur - Le Gorille Urinant - les 8 premiers épisodes - roman
- Cahiers de la RAL,M - N° 5 - La Vieja - revue
- Chasseur abstrait - roman
- Cosmogonies - essai
- Dix mille milliards de cités pour rien - roman
- Gisèle - théâtre
- Mon siège de Robbe-Grillet - essai
- Cancionero español - poésie
- N - roman
- Popol-les-Rouflaquettes - roman

l'œuvre intégrale ici :

<http://www.amazon.fr/-/e/B00FV0TICK>



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

www.lechasseurabstrait.com
chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-345-6
EAN : 9782355543456

ISSN série CANNIBALES : 978-2-3554-337-1

Dépôt légal : décembre 2015

La série télévisée *FACTEUR N* a mal tourné.

Mais elle n'est pour rien dans le désordre guerrier et politique qui a mis fin à son incroyable succès.

Le Monde est plus compliqué que ça.

Tellement compliqué que nos héros vont se retrouver dans la fosse aux lions. Entre l'expérience vécue et les séquelles de la fiction, il n'est pas facile de distinguer le vrai du faux.

Mais la satire y gagne...

N (roman paru chez Le chasseur abstrait) est le noyau d'une série romanesque. Autour de ce volume gravitent d'autres histoires de cannibalisme social.

En effet, la série télévisée dont l'histoire est racontée dans *N* aura des conséquences sur le comportement des contemporains de ses auteurs.

Ce sont ces nouveaux épisodes qui constituent les satellites de ce noyau en fusion. A suivre...

2

Art. XX & ss

Sans le vin, ce croquemort ne garantit pas le résultat. C'est que son estomac a des problèmes. Bien sûr, tout est fait pour l'aider à assumer ses missions nécrophages. Mais si tout est prévu (ce dont il serait malsain de douter), ça se termine comment ?...

Déjà paru dans la série

Voir en première page intérieure.